

into a number of states was very much a normal situation – it was only in the context of nation-state creation in 1989–91 that the *Bundesrepublik* emerged. Quite apart from the difficulty of asserting that any state is more or less ‘artificial’ than another, moreover, it seems rather narrow-sighted to now declare that the current Germany is the one true, and last incarnation of the German nation-state. Nor can today’s German nation-state be compared sensibly to that favoured during the *Vormärz* period (p. 306); before 1848, a substantial number of German nationalists continued to favour a *Großdeutschland* solution to the problem of a German state – including German-speaking areas of the Austrian Empire. That such a solution is today beyond the pale, a continuing result of National Socialist politics, should remind us that nation-states are impermanent and contingent phenomena – the *Bundesrepublik* included.

Despite the difficulties arising out of translation, and a questionable conclusion, however, *Three Germanies* is a valuable addition, and the book should be recommended to students of Cold War politics, twentieth-century Germany, or of the nation-state more generally.

Ben Anderson
University of Gloucestershire
banderson@glos.ac.uk
© 2012, Ben Anderson

Historiography—Historiographie

A History of Seating, 3000 BC to 2000 AD: Function versus Aesthetics, edited by Jenny Pynt and Joy Higgs, Amherst and New York: Cambria Press, 2010, xxvii + 366 pp., ISBN 9781604977189

De prime abord, ce livre fait bonne impression. Son sujet est en effet doublement attractif. À la fois par sa thématique, qui concerne un des problèmes majeurs de notre société, à savoir les problèmes musculo-squelettiques dus à la sédentarisation et plus spécifiquement à l’usage intensif des sièges, mais également par la manière dont cette thématique est traitée, en l’occurrence le croisement des connaissances médicales et historiques afin de véritablement comprendre les tenants et les aboutissants de cette problématique venue s’inscrire dans notre histoire contemporaine. Enfin, les deux auteures, par leurs formations et leurs recherches antérieures, semblent particulièrement qualifiées pour traiter un tel sujet.

Toutefois, plusieurs failles importantes se manifestent rapidement au sein de cette recherche « historique ». Comme le titre de l’ouvrage l’indique, celle-ci est consacrée à une histoire du siège de 3.000 acn à 2.000 pcn. Or, dans cet intervalle de temps, une impasse de près de 2.000 ans est faite au niveau de l’histoire occidentale, puisque celle-ci ne débute qu’avec le XVII^e siècle. Quant à l’histoire du siège en Chine, on peut s’étonner qu’elle puisse être résumée en un seul chapitre, alors qu’elle mériterait sans doute de faire l’objet d’une monographie spécifique. N’aurait-il pas, dès lors, été plus judicieux de limiter l’enquête à l’histoire occidentale du siège, mais en la couvrant entièrement? Cette sélection de différentes cultures et cette restriction de l’histoire occidentale aux temps modernes et à l’époque contemporaine sont certes justifiées, mais par un constat qui nous semble pour le moins discutable, à savoir que « des exemples substantiels de siège fonctionnel apparaissent dans les cultures égyptienne, chinoise et occidentale », mais du XVII^e au XX^e siècle pour cette dernière (p. 9). Sans même faire ressortir le caractère assez vague de la notion de

« fonctionnel », signalons tout de même, pour nous en tenir à la culture occidentale, que des sièges correspondant à ce critère existaient à d'autres époques malheureusement non retenues par cet historique: la curule de la Rome antique, les trônes pliants des rois carolingiens (les auteures considèrent d'ailleurs eux-mêmes la portabilité du siège comme une caractéristique dite « fonctionnelle »), ou encore les stalles des cathédrales avec leur miséricorde permettant aux moines de se reposer durant les offices ...

Regrettables mais non rédhibitoires, ces lacunes historiques sont en partie compensées par la richesse des données brutes fournies par cette étude. Malheureusement, la méthodologie utilisée pour les analyser nous semble, a contrario, pour le moins problématique. En effet, le livre tente de déterminer, aux différentes époques retenues, si la conception des sièges correspondait à ce qui est aujourd'hui nos critères ergonomiques, à savoir le respect des courbes lombaires. Ayant constaté l'existence – indéniable – de tels sièges ergonomiques à diverses époques, les auteures se demandent ensuite si c'est le savoir médical d'alors qui a présidé à la conception de ces sièges, comme c'est le cas de nos jours, afin de déterminer si ces cultures ont, en quelque sorte, été capables ou non d'établir, comme nous, un lien entre problèmes de santé et respect des courbes lombaires. Raisonner ainsi, c'est supposer que des effets similaires (à savoir des sièges fonctionnels) résultent nécessairement d'une même cause (en l'occurrence un problème de santé identique). Autrement dit, c'est appliquer à nos devanciers un raisonnement qui est le nôtre (je me préoccupe de concevoir un siège ergonomique afin de répondre aux problèmes musculo-squelettiques de mes contemporains), mais dont rien n'indique qu'il fut aussi le leur! C'est finalement écrire l'histoire « à reculons » en abordant le passé à partir de nos préoccupations, sans vérifier qu'elles furent aussi les leurs!

Or une telle vérification s'avérerait indispensable. En effet, si dans nos sociétés occidentales contemporaines, nous recourons de manière massive et exclusive aux sièges pour nous asseoir, une telle habitude n'a pas toujours été de mise chez les peuples Européens et ne l'est toujours pas dans certaines cultures actuelles. Il aurait donc fallu, avant toute chose, étudier le mode de vie des populations retenues pour s'assurer que leur mode d'assise et la durée de cette assise étaient effectivement susceptibles de provoquer des problèmes musculo-squelettiques susceptibles d'attirer leur attention et de les déterminer à trouver une solution au niveau de la conception de leurs sièges. Or, de ce point de vue, il peut être judicieux de rappeler que chez les Égyptiens, le siège est à l'origine un privilège du pharaon et des dieux, de sorte qu'il ne constitue pas la posture assise la plus courante durant l'Ancien et le Moyen Empires (2.700 à 1.800 acn), où on lui préfère des assises au sol, comme l'assis en tailleur, accroupi ou à genoux (cf. M. C. Bruwier, *L'usage du siège, en Égypte, à la XVIII^e dynastie*, p. 14 et p. 103). Faut-il également faire remarquer que si, dans nos sociétés fortement sédentarisées, nous passons la majorité de notre temps assis, il en allait tout autrement jadis dans des sociétés caractérisées par une forte population agricole? Si les populations étudiées ne recouraient ni massivement ni exclusivement aux sièges, avaient-elles dès lors besoin de concevoir des sièges fonctionnels?

Ce présupposé, selon lequel nos ancêtres souffraient, comme nous, de troubles musculo-squelettiques dus aux sièges, se manifeste en différents endroits du livre. Les auteures se demandent par exemple si les sièges étaient adaptés à la prise des repas, alors qu'il n'est pas établi (songeons aux Égyptiens et aux Grecs) que les sièges aient toujours été utilisés à cet effet. De mêmes, les auteurs concluent que les Grecs n'ont pas fait le lien entre la posture assise, la conception des sièges et les douleurs spinales, sans avoir établi auparavant que ce lien existait bel et bien à leur époque, puisqu'il faut que les personnes passent suffisamment de temps assis pour que ces troubles musculo-squelettiques puissent apparaître.

Pour conclure, nous saluerons donc l'importance de la thématique abordée, tout en regrettant, au niveau historique, l'omission d'une tranche d'histoire de 2.000 ans et, au niveau méthodologique, une comparaison entre notre époque et certaines époques antérieures qui ne prend pas la peine de s'assurer que ce qui est un problème pour nous était aussi un problème pour eux!

Virgil Bru

Haute école Louvain-en-Hainaut

bru.virgil@live.fr

Jean-François Stoffel

Haute école de Namur, Liège et Luxembourg

jean-francois.stoffel@helha.be

© 2012, Virgil Bru and Jean-François Stoffel

Thor: Myth to Marvel, by Martin Arnold, London and New York, Continuum International Publishing Group, 2011, 225 pp., £19.99, ISBN 978 1 411 3715 9 (hardback); 978 1 4411 3542 1 (paperback)

The Norse god Thor is possibly the most popular member of the Scandinavian pantheon today. With his latest book *Thor: Myth to Marvel* Martin Arnold, senior lecturer in Old Norse-Icelandic studies at the University of Hull, UK, investigates the path which has led an ancient god to become relevant within contemporary mass culture, showing the way Thor has been dealt with in the Middle Ages, the Renaissance, the Romantic period and more recently. Thus, the author's aim is to reconstruct not only the mythology which has been elaborated around the figure of the god of thunder, but first and foremost the reception history of Thor's figure from its first appearances until now.

The first two chapters deal with Thor as he is to be found in Nordic mythology. On the basis of the most important sources concerning the Nordic Middle Ages (Snorri Sturluson, the *Poetic Edda*, Saxo Grammaticus, Adam of Bremen), Arnold introduces the most relevant myths where the figure of Thor is delineated. In the light of different theoretical approaches, gender studies included, the author theorises the role that Thor played in the ancient Scandinavian religious system and in the concrete life of his devotees.

In the third chapter, Arnold reconstructs how the passage of the Scandinavians from paganism to Christianity in the tenth and eleventh centuries influenced the image of Thor. Depicted by Christians as the embodiment of Satan and as an actual challenger to Jesus, Thor received a last effusion of devotion by those folks who did not want to give up their ancient faith.

The revival which involved Thor and, more generally, the entire old Norse culture promoted by intellectuals like the Swedish brothers Johannes and Olaus Magnus (respectively 1488–1544 and 1490–1577) and the Danish Ole Worm (1588–1655) in the late Renaissance is the central topic of the fourth chapter. Here, Arnold insightfully traces back the renewed fortune of Thor, now not a cultic but a cultural figure, to the efforts made by the Scandinavian intellectual élites of the sixteenth and seventeenth centuries to promote their national cultures *vis-à-vis* the dominant classical heritage of Rome and Athens.

The need to enhance the Nordic national cultures became crucial with the coming of Romanticism, where the already present intellectual tensions in the area merged with the new wave of cultural nationalism. The book's fifth chapter focuses much more on